

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 54

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des décisions qui auront été prises à l'exposition de Paris, et l'on recherchera surtout et avant tout les améliorations dont l'industrie fromagère est susceptible.

Nous ne pouvons qu'appuyer de tous nos vœux l'entreprise patriotique de la Société d'économie alpestre.

S. C.

La bataille de St-Dzâquîé.

On iadzo... y a grand teimps... y a bin quatre ceints z'ans
Lè Suiss' avont n'a niêze avoué dâi z'allemands;
Lâo z'avont dza fotu dâi rudès dèdzalâies
Et lè iâiâ crâignont dâi novalès racilliâies,
N'ousavont pas veni ein Suisse tot solets;
N'étiot eintre ti leu qu'on moué dè gringalets.
Démâdiront séco âi z'anglais, à la France,
Kâ l'avont, eiliâo gros fous, n'a pouâire dè metzance.

Dè France on einvouâ à eiliâo bons z'allemands
On troupe d'armagna, dâi vòreins, dâi bregands,
Qu'arreviront on dzo à mâiti affamâ
Près dè Bâla, yo tot fut bintout devourâ
Lè Bâlois épouâiri fiont derè âi Suisses:
Veni vit'arretâ lè bregands que sont ice.

Lè sordats d'Ontreva, dè Chevitze, d'Ouri
Lè pioupious Lutsernois et eiliâo dè Lussery
Dou lulus dè Tserdena et ion dè Treycovagne
Sé bailliront lo mot po sé mett' ein campagne.
Ye partont et bintout l'arrevont près dâo Rhin
Yo lé z'armagna lâo barront lo tsemin.

« Fotté mé lo camp d'ique, dzeins à la pouta mena,
» Scin quié vo z'allâ cheintre on chaton de Tserdena, »
Lâo criè Djan Camu qu'étâi on fier luron
Et que n'avâi jamé passâ pō on capon.
Mâ ne budziron pas. Camu, tot ein colère,
Lâo dit: « Atteindè pî! lo valet dé mon père
Va vo fère dansi. Lè Suiss' à cé mom'int
S'élançont avoué li ein fiaisaint rudameint.
Lè z'armagna surprâi ont bintout ti la fouâire
Kâ eiliâo dè Lussery lâo z'avont bailli pouâire,
Et tot épolailli lè vouâite-les parti
Tanquié près dè St-Dzâquîé yô lé z'autr'étiont ti.
L'étiot soixanta-millè, tot prêts à sè vouistâ,
Et lè Suisses su leu sé tsampont po tapâ,
Mâ lé Suisses sont poû; bintout dein la mêlâie
Lo bravo Djan Camu eut la têt'ècliaffâie
On l'âi tapavè dru, né l'âi fasâi pas biau,
On étâi âo mâi d'ou, lo sèlâo étâi tsaud.

Lè Suisses furont crâno, quand bin l'étiot petits,
Mâ quand vegne la né, l'étiot ti ètertils
Qué sa (7) dé Lussery et tràî marchands dé tommès
Qu'avint fotu lo camp po maraudâ dâi pommès.

Lo leindemân matin, pé on teimps magnifiquo
Le genera Bourkâ, montâ su on bourriquo
Qu'avâi étâ roba à Terreau lo patâi,
Vegne vouâiti lé moo. — « Quin biau dzo? que desâi,
« Mé scimblîé que mé bâgno ein eilia balla campagne
» Dein lé rouzé dé Mé. » — Gâbi dé Treycovagne,
Cutsi permi lé moo, poavè encôra soccliâ,
L'ouïe cein que desâi cé caïon dé Bourkâ,

Ye sé lâivè à mâiti, 'ye ramasse on melion,
Lo lâi fo pé la pota, lâi attrapè lo front
Et l'âi dit: « Chenapan! tai encora eilia rouze. »
Bourkâ n'atteindâi diéro n'a pareille tsouze,
Assomâ su lo coup, ma fâi ye tchâi que bâ,
Et Gâbi sè deze: « Ora, ye pu crèvâ. »

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

La partie de la route de Lausanne à St-Maurice, comprise entre le pont de l'Eau froide, à l'entrée sud de Villeneuve et le point de bifurcation du chemin de Noville, est connue par les habitants de l'endroit sous le nom de *La Monnaie*.

La Monnaie !... Pourtant ce sont des terrains bas et marécageux des bords de la route au pied de l'Arvel et au Rhône, avec l'exception toutefois que, de ce dernier côté, s'aperçoit d'espace en espace une riche ferme, bien accusée par des arbres d'une vigoureuse végétation, de vertes prairies ou de jaunes moissons, autant de conquêtes de l'activité et de l'intelligence de l'homme; mais c'est vu à distance, et le long de *La Monnaie* on n'a au premier plan que les fossés qui bordent la route et les marais qui sont derrière.

A certaine saison de l'année, ces fossés captivent les regards du piéton par la riche végétation de leurs plantes aquatiques, parmi lesquelles s'étalent à la surface de l'eau les magnifiques corolles du nénuphar, et la prodigieuse quantité de grenouilles qu'ils renferment, et dont le cri: oueh! oueh! vous atteint d'avance et vous poursuit après.

Il paraît que ce nom de *La Monnaie*, donné à ce tronçon de route, est vieux, bien vieux; voici ce que l'on raconte de son origine:

Un montagnard, revenant de Villeneuve, comptait la monnaie qui lui restait en poche:

— Tai! pâ mé qué sa batze!

— Oueh! dit une grenouille.

— le vei récontâ: ion, dou, trai, quatre, cin, chî, sa; pâ ion dé plie.

— Oueh! oueh! disait la grenouille.

— Sa, té dio.

— Oueh! oueh!

— T'en a mèntu.

— Oueh! oueh!

— E bin, tai, conta té mèma, dique te erai d'en mè savâi qué mé.

Et le paysan lance sa monnaie dans le fossé.

C'est depuis qu'on a donné au tronçon de route sur lequel s'est passée cette scène le nom de *La Monnaie*.

Un peu plus haut, c'est *La Bourgogne*; nous désirons bien aussi connaître l'origine de ce nom transjuraïn.

(*Messager des Alpes.*)

Un journal anglais nous signale une invention fort simple et qui ne manque pas d'originalité.

Il s'agit de fenêtres se fermant elles-mêmes lorsqu'il pleut...

Voici l'explication du fait:

La fenêtre est ouverte par un ressort.

Une petite rigole, placée horizontalement sur la fenê-

tre, fait l'office de collecteur, si la pluie commence à tomber, et, par un tuyau, porte l'eau vers le bas.

L'orifice de ce tuyau vient aboutir au ressort qui est tendu par un morceau de sucre.

Dès que l'eau arrive, le morceau de sucre se fond, le ressort se détend et la fenêtre se ferme.

La jeune Savoyarde.

J'avais voulu m'identifier un moment avec la Savoie. Mon album était plein d'études de sapins, de chaumières délabrées, de femmes murmurant des pater nôtres devant des poteaux d'indulgences, de costumes et de têtes de Savoyards. Bref, j'en avais assez; et le mal du pays me fit sortir un moment de la buvette où j'avais couché à St-Gingolph, pour chercher, sur le rivage, une occasion de retour. Elle ne tarda pas à se présenter.

Une barque, à moitié remplie de passagers, avait déployé ses deux voiles latines, et les bateliers allaient lever l'ancre.

« Un moment ! » m'écriai-je; et, après lui avoir jeté mon bagage de piéton, je sautai dans l'embarcation, qui s'ébranlait déjà.

Ce qui captive avant tout et toujours dans notre Suisse, c'est le pays. — Hélas ! Les habitants ont déjà leur vernis de cosmopolitisme ! On ne reconnaît plus guère les individualités nationales qu'au costume, là où il existe encore.

Je payai donc ma dette d'admiration quotidienne, toujours sincère, je vous assure, aux splendeurs matinales de mon lac; et ce n'est qu'après m'être satisfait à cet égard, que je reportai mon attention sur mes compagnons de traversée.

Vous connaissez ce tableau. — D'un côté, je voyais étinceler le pays de Vaud aux premiers feux du jour; de l'autre, se confondaient lentement, dans une vapeur azurée, les détails de la rive que je venais de quitter. L'homme disparaissait avec ses œuvres; les groupes de montagnes reprenaient peu à peu leur hauteur sur le ciel; la nature, ses droits.

Le Léman n'était pas encore de cette couleur lazzuli qui, dans le milieu du jour, le fait ressembler au golfe de Naples, par la chaleur et l'éclat du ton. Il était encore laiteux, blanchâtre et bigarré de ces grandes bandes violacées que nous connaissons tous.

Quand donc des magnificences de l'aurore et des hautes cimes resplendissantes mes regards tombèrent sur les visages qui m'entouraient, je vis des figures tannées et dont les profils heurtés semblaient, à mes yeux éblouis de lumière, des silhouettes brunes.

En poursuivant cette revue, je rencontrai pourtant, parmi ces têtes sans spiritualité, une figure pâle et douce, dépaycée au milieu de cette foule.

C'était une jeune fille, roulée dans un manteau à capuchon d'une grossière étoffe grise, et dolement appuyée sur l'épaule d'une femme, qu'à un reste de beauté je reconnus pour sa mère.

La peau de cette enfant était bien blanche pour être au temps de la moisson où les jeunes filles vont courir les champs, les bras et le cou nus, au soleil d'août ! Son expression, bien douce et bien délicate, pour la fille d'un cultivateur ! — Je ne compris pas cela au premier abord; et puis, quelque chose d'éteint et d'affaibli, malgré le sourire qui voltigeait sur ses lèvres pâles, me dit qu'elle s'allanguissait, rongée par quelque maladie intérieure.

Dès lors mes yeux ne la quittèrent pas plus que ma pensée, et je ne tardai pas à trouver une place où je pusse le faire, sans être remarqué d'elle ni des autres.

Les conversations s'établissaient; les pipes s'étaient allumées. Les uns se reconnaissaient pour s'être vus, la veille, dans un cabaret. Ceux du même village ne se disaient rien, ou se disaient peu de chose. C'était là, comme partout.

Quant aux bateliers, ils parlaient gaiement entr'eux, excepté l'un d'eux, plus âgé que les autres, qui gardait un silence obstiné, et examinait l'horizon avec quelque défiance.

Je remarquai aussi deux spéculateurs de foire, échangeant les

syllabes d'une conversation hiéroglyphique, avec un intérêt et une chaleur que je ne croyais possible que dans un entretien dont le cœur ou de hautes pensées faisaient les frais.

Un vieillard me plut assez : il regardait les poignets usés de sa vieille redingote, et ne disait rien.

« Il paraît que vous n'avez pas dit vos prières ce matin, père Philippe ? » lui cria en l'interpellant un gros réjoui, qui avait le nez aussi rouge que la toile de coton de son parapluie.

« Et vous ? » répartit froidement le vieillard sans tourner la tête.

« Ah ! moi... c'est autre chose; je ne les dis pas très-souvent ! »

« Comme le curé de ** tu t'en passes ? » ajouta un autre.

« Chaque chose a son temps ! » répondit l'homme au parapluie rouge : « aux jeunes gens, le vin et les danses ! Aux vieux, de l'eau bénite... et du café ! — On dit pourtant, père Philippe, » continua-t-il d'un ton théâtral et comique à la fois, « que la vertu ne vient guère aux gens que par impuissance. Rendez un peu de bon sang aux barbons, et vous verrez si leur vertu ne se réfugiera pas dans leur langue. »

« Je suis de votre avis, » répondit le vieillard, avec le même sang-froid, au déclamateur d'estaminet. « Je crois que si l'on vous rendait deux ans, vous mangeriez encore la soupe avec les doigts, mon beau plaisant ! »

« Et vous la langue à même, compère ! » reprit grossièrement l'homme au parapluie, en le faisant tourner avec impatience entre ses doigts.

« Un peu de politesse pour les anciens ! » dit d'une voix claire et distincte un jeune homme à moustaches, assis derrière moi, qu'à ses lambeaux de costume militaire, je reconnus pour un soldat sorti du service.

« J'oubliais que Flamberge était là, » murmura l'homme au parapluie, sans regarder son interlocuteur, et en ricanant comme un homme qui n'est pas à son aise. — Et à compter de cet instant, il ne parla plus tout haut.

Je ne sais comment je me suis rappelé cette conversation; c'est sans doute, je pense, à cause du mal qu'elle me fit pour cette jeune fille souffrante.

Un semblable rapprochement me faisait tout le mal qu'on éprouve, par exemple, à entendre lire, par un moqueur, un poème de prédilection.

Tout à coup le vieux rameur silencieux siffla un camarade, et lui montra le ciel. — Presque en même temps, un nuage passa sur nous et éteignit l'éclat des voiles latines qui brillaient au soleil comme des ailes nacrées, et le reflet de l'eau sur les visages. Le vent tomba, et nous n'avancions plus qu'à force de rames.

Le vieux canotier releva son aviron :

« C'est pas ça, camarades; ménageons nos forces; nous en aurons besoin. »

Un vent soudain sembla répondre à ses paroles; les voiles, qui pendaient inutiles, frissonnèrent en sens contraire, et peu s'en fallut que la barque ne reculât.

Le père Philippe jura à voix basse, mais si distinctement que tout le monde l'entendit. — Il avait froidement découpé les syllabes impies de son jurement, avec la tranquillité d'un esprit fort.

« Il y a du grabuge là-haut ! Les saints nous en veulent de ce que nous avons oublié de boire ce matin à leur santé ! » s'écria gaiement le militaire.

A ces paroles irrévérencieuses et au blasphème du vieillard, la jeune fille baissa tristement les yeux.

La mère regardait le ciel avec inquiétude. — Un moment, elle se retourna de mon côté avec un regard interrogatif : je m'efforçai de paraître calme, et quelque chose de ma sérénité factice passa sur son front, et le déplissa.

Au milieu de l'angoisse générale : « y a pas de risque, » s'écria tout à coup un petit garçon en se redressant et secouant les plis d'un filet sous lequel il s'était blotti. « La Gertrude est avec nous ! »

Et il montrait du doigt la jeune malade. »

(La suite prochainement.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.